Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

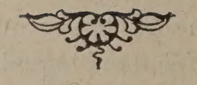
Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

Bus. Rouen, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.



COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 9 Janvier 1903.

PRÉSIDENCE DE M. LE JUGE EMILE ROST, 1er Vice-Président.

Membres présents: MM. F. Ambrogi, Charles F. Claiborne, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, Léonce M. Soniat, Clément Jaubert, J. F. Lafont, Edgar Grima, Dr L. G. LeBeuf, Bussière Rouen.

Par suite de la grave maladie de sa sœur, il est impossible à M. Fortier d'assister à la séance.

Ouverture de la séance à huit heures du soir.

Un grand nombre d'invités assistent à la réunion.

Lecture de la lettre de M. le comte Forcioli Conti,

ex-maire d'Ajaccio, invitant les Louisianais à contribuer pour l'embellissement de la cathédrale où Napoléon a été baptisé, à Ajaccio.

Sur motion de M. Charles T. Soniat, appuyée par M. Lucien Soniat, le secrétaire est autorisé à ouvrir, dans ce but, une liste de souscription.

Le secrétaire a reçu deux volumes intitulés : "Annals of Iowa," et "History of the Constitution of Iowa." Ce dernier ouvrage est de M. Benjamin F. Shambaugh.

Après suspension des règlements sont élus membres actifs : M. le Dr. John J. Castellanos et M. Jules Wogan.

L'ordre du jour demande le renouvellement du bureau. Sont élus à l'unanimité des voix :

M. le Professeur Alcée Fortier, Président.

M. le Juge Emile Rost, 1er Vice-président.

M. le Juge Joseph A. Breaux, 2nd Vice-Président.

M. Edgar Grima, Sous-secrétaire.

La parole est ensuite donnée à Mme Aimée Beugnot qui fait une charmante et intéressante conférence sur la Bastille. Cette étude historique est écoutée avec la plus grande attention par l'auditoire qui témoigne sa satisfaction par des applaudissements prolongés.

Des remercîments sont votés à Mme Beugnot.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 27 Février 1903.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Emile Rost, F. Ambrogi, Ferdinand E. Larue, Charles T. Soniat et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à huit heures et un quart du soir.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion précédente.

M. Jules Huret et M. le Juge O. O. Provosty, invités, assistent à la séance.

Le Président, en présentant M. Jules Huret, un des rédacteurs du *Figaro*, en fait les plus grands éloges, et cet écrivain distingué répond très gracieusement aux compliments qui lui sont adressés et parle de ses impressions sur la Nouvelle-Orléans et sur le carnaval dont il a été émerveillé. Nos bals, selon lui, sont d'une richesse dont il ne se faisait aucune idée.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance :

1° Lettre de remercîment de M. le comte Forcioli Conti, ex-maire d'Ajaccio ;

2° Lettre de remercîment de Mlle Ermance Robert ;

3° Démission de M. L. N. Brunswig comme membre actif de l'Athénée, laquelle est acceptée avec regrets.

Le comité d'examen, pour le concours de 1902, sera nommé dans quelques jours par le Président.

Le Président annonce qu'il s'est arrêté, pour les conférences de M. Mabilleau, aux sujets suivants :

1° La littérature d'aujourd'hui, tendances nouvelles de la poésie et du roman.

2° Ce que les Etats-Unis durent à La Fayette, et ce que La Fayette dut aux Etats-Unis.

Ces sujets sont adoptés.

Les conférences de M. Mabilleau auront lieu, sous les auspices de l'Athénée, le 20 et 21 mai 1903.

M. Fortier dit qu'il lui sera impossible d'assister à la réunion de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis qui sera tenue prochainement à New York sous la présidence de son Excellence l'Ambassadeur de France. M. le Juge Rost est prié de faire tout ce qu'il pourra pour représenter l'Athénée et aussi M. Fortier qui est, en Louisiane, le délégué de l'Alliance française.

Motion est faite par M. Ferdinand E. Larue et dûment

adoptée que l'Athénée demande à être officiellement affilié à la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis.

Après suspension des règlements, sont élus membres actifs de l'Athénée, à l'unanimité des voix :

M. le Juge O. O. Provosty,—parrains MM. Charles T. Soniat et Emile Rost.

M. Louis A. Jung,—parrains MM. Alcée Fortier et Bussière Rouen.

A neuf heures et un quart, le président ajourne la séance.

Séance du 13 Mars 1903.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Membres présents : MM. Emile Rost, Joseph A. Breaux, F. Ambrogi, Clément Jaubert, Dr. Félix A. Larue, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, Charles Vatinel et Bussière Rouen,

A huit heures le Président ouvre la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Rouen dit que les médailles qu'offrait l'Athénée aux élèves des Ecoles Supérieures publiques ont été abolies, et il propose qu'une somme de dix dollars soit donnée par notre Société à l'école de la Société Française du 14 Juillet pour acheter des prix qui seront présentés, au nom de l'Athénée, dans chacune des classes. Cette motion est appuyée par M. Charles T. Soniat.

M. Clément Jaubert, appuyé par M. Gustave V. Soniat, offre un amendement à la proposition de M. Rouen par lequel le choix du prix ou des prix sera laissé aux directeurs de l'école.

L'amendement de M. Jaubert est adopté.

M. Fortier donne lecture d'un journal canadien qui, en parlant de l'Athénée, semble croire qu'il n'existe plus.

Il est décidé que le président et le secrétaire écriront à l'éditeur de ce journal pour le prier de corriger dans un prochain numéro la grave erreur qu'il a commise au préjudice de l'Athénée. Notre Société est plus vivace et plus nombreuse qu'elle ne l'a jamais été, et elle poursuit, avec le plus grand zèle, le but pour lequel elle a été fondée.

M. Fortier fait une charmante causerie dont le sujet est "Laussat en Louisiane," et il nous parle de cet homme de talent et de cœur qui fut choisi par son gouvernement pour le représenter dans l'acte de cession de la Louisiane aux Etats-Unis. Notre président nous montre des faits historiques d'un grand intérêt, que nous ne connaissions pas et dont il parlera plus longuement dans l'histoire de la Louisiane qu'il écrit en ce moment.

M. Charles T. Soniat dit qu'il a reçu de sa cousine, Mme W. C. C. Claiborne, une lettre accompagnée de vers de Mme W. J. Sheldon (née Lauve), dans laquelle elle prie notre collègue de lire ces vers devant l'Athénée. M. Soniat donne lecture de plusieurs compositions de Mme Sheldon et il est décidé d'inviter cette dame à assister à la prochaine réunion et à y lire quelques-unes de ses poésies.

Le secrétaire annonce qu'il a reçu trois manuscrits pour le concours de 1902.

A dix heures, l'ajournement est prononcé.

La Bastille.

ÉTUDE.

Il est une œuvre bizarre et charmante, un roman de Flammarion, qu'on pourrait appeler une porte ouverte sur l'infini : je veux parler de Lumen, ce récit étrange qui débute par la mort du principal personnage. Il est vrai de dire, que, pour Flammarion, la vie réelle commence au seuil de l'éternité.

Donc par une belle soirée de mai, alors que les roses parfument l'air, et que les étoiles scintillent dans le ciel bleu, l'âme de notre héros dégagée de tout lien terrestre prend son vol dans les espaces éthérés. Rien n'est plus suave que la description de ce départ pour l'extra monde. Considérée ainsi la mort est dépouillée de ses terreurs ; tandis que le corps s'effondre, l'âme s'éveille.

Puis, avec quelle légèreté elle s'élance dans l'immensité interstellaire, avec quelle surprise elle retrouve en la traversant l'histoire de sa propre vie et celle de l'univers reproduite dans les rayons lumineux qui, après l'avoir éclairée, continuent leur éternel voyage dans l'espace, tout en conservant dans leurs reflets l'image des événements qui se sont succédé dans le cours des siècles.

Cette âme remonte ainsi le fleuve du temps et retrouve avec bonheur toute sa vie mêlée à celle de l'humanité. Cette série de tableaux reconstruit au rebours l'histoire, cela se comprend aisément, car le présent se prolongeant dans l'infini devient le passé.

Servons-nous de ces obligeants et fidèles reproducteurs, remontons cette échelle lumineuse, endormons-

nous, modernes Jacobs, à ses pieds, revoyons à travers un songe radieux les scènes stéréotypées dans cette lanterne magique du passé. Du reste l'éternel rayon voyage toujours ; il est égaré quelque part dans le vide sans bornes qui entoure notre planète.

Qui sait si quelque hardi novateur, grâce à la navigation aérienne, ne partira pas, nouveau Christophe Colomb, à la découverte de ces merveilleuses photographies.

Nous allons le précéder et reproduire dans une série de tableaux l'histoire de la vieille forteresse qui, si longtemps, domina et terrorisa les Parisiens et toute la France.

Nous voilà arrêtés devant le premier tableau voyageur, devant le berceau de la Bastille.

Incrusté dans ce rayon qui jadis l'éclaira nous retrouvons un coin de Paris au XIVe siècle. Les Anglais le menacent, et nous pouvons admirer, galopant dans les campagnes, des hommes d'armes recouverts d'acier, dont les armures brillent encore d'un éclat réfléchi par notre merveilleuse camera.

Etienne Marcel, prévôt des marchands, trouvant que les murs qui défendent la ville du côté du Faubourg St. Antoine, sont insuffisants à la protéger, fait construire deux tours reliées entre elles par un mur crénelé [1356], au milieu duquel s'ouvre une porte massive. Telle est l'origine de la célèbre forteresse.

Mais voilà venir le Roi de Navarre, et l'imprudent Marcel essaie de l'introduire dans la cité par la porte de la Bastille.

Que fais-tu malheureux? Tous les services jadis rendus sont oubliés, et nous te voyons massacré impitoyablement par tes propres soldats.

Plus loin s'offre à nos yeux Charles V, le roi sage et puissant ; il a chassé l'Anglais en grande partie de la

France, il a détruit les grandes compagnies qui la ravageaient.

Pourtant il est sombre : il craint la fureur populaire, il a vu massacrer sous ses yeux deux de ses fidèles, il a conscience de ce que peut dans sa colère le lion déchaîné. Il pense aussi à l'Anglais, repoussé il est vrai, mais toujours menaçant.

Paris ne lui semble pas suffisamment protégé. Il est inquiet le monarque triomphant !

Retiré dans les appartements de son Hôtel St. Pol, il rêve au moyen de se ménager un rempart contre l'étranger, un asile sûr contre le peuple.

Tandis que Charles V songe ainsi on annonce son architecte, le prévôt des marchands, Hugues Aubriot. Le roi l'accueille avec ardeur, et tous deux se penchent avidement sur les plans et les devis apportés par l'éminent architecte.

" Sire," dit Aubriot, " il est un point faible dans l'enceinte fortifiée qui entoure votre bonne ville de Paris," et du doigt il lui montre l'entrée du Faubourg St. Antoine, cette artère bouillonnante de la grande ville.

" Oui," répond Charles V, " Maître Aubriot, il nous faut bâtir là une solide forteresse qui protège Paris contre l'Anglais et puisse au besoin nous aider à dompter les manants s'il leur prenait fantaisie de se révolter."

Voyez-vous dans notre prochain rayon, ce peuple d'ouvriers qui travaille tout au bout du Faubourg St. Antoine ? On creuse des fondations, on élève des murs, et bientôt deux énormes tours se dressent et viennent s'ajouter à celles d'Etienne Marcel. Voilà donc quatre tours qui forment un carré redoutable bien capable d'abriter un roi en détresse ou d'arrêter l'insolence d'un ennemi séculaire. Un fossé profond entoure la citadelle dont les pieds baignent dans une eau verdâtre qui,

plus tard, servira de tombeau à plus d'un infortuné.

En ce moment les quatre tours massives élèvent fièrement dans les airs leurs têtes puissantes; Paris a donc deux portes fortifiées: Le Louvre et la Bastille; et le bon roi Charles V peut dormir en paix sous les courtines dorées de son hôtel St. Pol.

Le nom de Bastille avait été donné en premier à toute porte fortifiée défendant l'entré d'une ville ou d'un camp. Bien différentes de ces redoutables édifices sont les riantes bastides, avec leurs murs crépis à la chaux et recouverts de rosiers où les amateurs de bonne chère et de bons vins aiment à s'attabler, sous le ciel riant de la Provence, pour sabler le vin du cru et se régaler de l'appétissante bouillabaisse.

Notre puissante Bastille allait devenir une des plus puissantes forteresses de l'Europe. Sous Charles VI, en 1383, le nombre de ses tours fut porté à six. Remarquons que les fortifications au lieu de s'étendre à l'extérieur se développèrent à l'intérieur; montrant bien par là que le but des rois féodaux en les construisant, était de se ménager un asile contre leurs ennemis intimes plutôt qu'un rempart contre une invasion étrangère.

Voyez ce qu'en dit un poète italien du XVIe siècle, Antonio d'Asti: "J'admire ce château. On le nomme vulgairement la Bastille St. Antoine. C'est par là que le roi peut, ou bien rentrer en ville, ou bien en sortir, de jour ou de nuit et se rendre où il veut."

Plus tard les rois absolus y enfermèrent leurs sujets, quant aux rois féodaux, il s'agissait pour eux non seulement de ne pas se laisser surprendre par leurs sujets, mais encore de se ménager, en cas de sédition, un asile formidable et respecté.

Quelle triste époque pour la France que les dernières années du règne de Charles VI et le commencement du règne de Charles VII!

Arrêtons un moment nos regards sur la Bastille qui servit de refuge momentané à Charles VI tandis qu'Armagnacs et Bourguignons s'égorgeaient dans les rues de Paris. [1418].

L'histoire de la Bastille comme forteresse n'est ni longue ni difficile à écrire. Tour à tour assiégée et reprise par les différents partis qui se disputaient le pouvoir, elle reçut en 1610 l'argent du trésor qu'une sage administration avait amassé.

Puis, pendant la minorité de Louis XIV, aux jours séditieux de la Fronde, nous pouvons admirer Mademoiselle, la grande Mademoiselle, comme l'appelle Mme de Sévigné, debout sur les remparts de la citadelle ; un large chapeau couvre sa chevelure, des pistolets sont passés dans sa ceinture, elle tient à la main une mèche avec laquelle elle met le feu au canon qui doit protéger la retraite du grand Condé qui, sans cette aide, fût tombé au pouvoir de l'armée royale.

Ah ! Mademoiselle ! Mademoiselle ! que faites-vous là !

De votre jolie petite main vous détruisez vos rêves de gloire et de future royauté.

En effet Louis XIV que son ambitieuse cousine espérait épouser, ne lui pardonna jamais cette algarade, et le rusé Mazarin avait grandement raison de s'écrier en entendant le récit de cet exploit : " Ce canon-là vient de tuer son mari."

Jusqu'au 14 juillet 1789, la Bastille après avoir plusieurs fois changé de maîtres, était restée le Sphynx redoutable auquel on eût pu demander raison de tant de destinées humaines, mais à cette date mémorable, le peuple, dans un élan irrésistible se rua sur ces tours qui, pour lui, représentaient un passé odieux, et malgré ses murs épais et sa force réelle la Bastille succomba devant la puissance du progrès et des idées nouvelles.

Maintenant un sillon de pierres blanches marque seul l'emplacement de la vieille et sinistre prison.

Admirons un instant, dans toute sa force et sa majesté, le monstre colossal accroupi à l'entrée de Paris et guettant ses malheureux habitants pour les engloutir dans ses profondes entrailles.

Rappelons-nous que le nombre des tours avait été porté à huit en 1553. Elles s'appelaient : du Puits, du Trésor, de la Bertaudière, de la Chapelle, de la Liberté, du Coin et de la Comté. La porte principale regardait la rue St Antoine.

Au XVIe siècle Henri III isola complètement la Bastille au moyen d'un fossé large et profond couronné d'un chemin de ronde. Sous le même règne la porte principale fut remaniée et rebâtie par Jean Goujon.

Essayons de nous figurer quelles devaient être les impressions de l'infortuné qu'une lettre de cachet donnée le plus souvent à une prostituée consignait aux tortures de la Bastille.

Eveillé en sursaut à la pointe du jour par l'exempt chargé de son arrestation, on le jetait dans un carrosse qui partait au galop. Arrivé devant la porte principale on sonne. " Qui va là, " crie la sentinelle. " Ordre du roi," répond l'exempt. Le pont levis s'abaisse et le carrosse entre dans la première cour. Alors toutes les petites boutiques accrochées aux flancs du monstre, ferment précipitamment leurs fenêtres, les sentinelles sont tenues de tourner le dos à la voiture qui roule pesamment sur le pont bardé de fer. Au delà de ce pont, pour le prisonnier c'est le silence, l'oubli, quelquefois la torture et la mort.

Qu'on s'imagine en effet ce qu'était cette sombre demeure où Latude végéta 34 ans, où le Masque de Fer termina sa triste vie.

Chaque tour de la Bastille était divisée en cinq chambres octogones ; laissons parler un des prisonniers, Linguet. Son langage vif et pittoresque nous donnera une idée exacte de ces tristes réduits.

" Ces chambres sont toutes pratiquées dans des tours dont les murs ont au moins douze ou quinze pieds d'épaisseur et dans le bas trente ou quarante. Chacune a un seul soupirail pratiqué dans le mur mais traversé par trois grilles de fer, l'une en dedans, l'autre au milieu de la muraille, la troisième en dehors. Autrefois, chacun de ces caveaux, avait quatre ou cinq ouvertures toutes petites, il est vrai, mais qui laissaient circuler l'air, elles prévenaient l'humidité, l'infection, etc." Un gouverneur plein d'humanité les a fait boucher, il n'en reste qu'une ; dans les plus belles journées le peu de lumière qu'elle laisse transpirer dans la chambre ne peut servir qu'à en faire distinguer mieux l'obscurité.

" Ainsi en hiver ces caves funestes sont des glacières parce qu'elles sont assez élévées pour que le froid y pénètre ; en été ce sont des poêles humides où l'on étouffe parce que les murs en sont trop épais pour que la chaleur puisse les sécher."

Une des premières victimes de la Bastille fut Hugues Aubriot, son fondateur. Il fut condamné par l'archevêque de Paris à être jeté dans une oubliette et à manger le pain de douleur à cause de ses tendances vers l'hérésie, ainsi que de son amour pour une belle juive.

Le voyez-vous le rude prévôt de Paris? qui a fondé tant de belles et utiles choses. Un pâle rayon qui a filtré jusque dans les profondeurs de son cachot nous le montre sombre, la barbe inculte, l'œil hagard. Jacques Aubriot ne mourut pas à la Bastille, il expira un an après sa libération, au sein de sa famille, sans doute brisé par la souffrance morale et physique.

Quel est cet autre prisonnier scellé dans une cage de fer! d'où il ne sortira que pour verser son sang sur l'échafaud? On n'oserait reconnaître en lui le haut et puissant Seigneur Jacques d'Armagnac, Duc de Nemours, élevé par Louis XI aux plus hautes dignités, maintenant enchaîné dans une cage sous les murs pesants de la Bastille, pour avoir trahi son bienfaiteur. Continue ton chemin triste rayon, nous ne voulons plus contempler les traits d'un félon chevalier.

Dans les jours sombres de Louis XI, plus tard sous l'influence absolue de Richelieu, les cachots de la Bastille s'encombrent de puissants personnages condamnés à une longue et cruelle détention par la politique inexorable du souverain ou du ministre, par la raison d'état si puissante, si irrésistible quand il s'agit de satisfaire l'ambition d'un grand ministre ou d'assurer le trône d'un despote.

Sous Louis XIV on y enferma les empoisonneurs de qualité, ceux qui avaient usé et abusé de ce qu'on appelait alors la poudre de succession.

Mais quelle est cette apparition mélancolique, sereine? Vêtue de riches habits, elle tient entre les mains un violon; sa figure est couverte d'un masque qui nous dérobe ses traits. Par la grille du soupirail glisse furtivement le rayon lumineux qui doit emporter son image à travers l'espace et le temps. J'ai reconnu l'homme au masque de fer, sombre énigme jetée à la face des siècles par la tyrannie de Louis XIV.

Tandis que s'efface lentement ce tableau pathétique, l'histoire tragique de cet infortuné me revient à la mémoire et songeuse je redis les vers de Heine:

Ich kan nicht was soll es bedeuten
  Das ich so traurig bin,
Ein märchen aus alten zeiten
  Das kommt mir nicht aus dem zinn.

> Je ne sais ce qui m'arrive, ni pourquoi je me sens triste, sans doute je songe à ce conte du vieux temps qui ne s'éloigne pas de mon âme.

Qui était le Masque de Fer? Des flots d'encre ont coulé pour prouver son identité, chacun a accumulé des arguments irréfutables à l'appui de son opinion et malgré cela moins que jamais nous pouvons dire quel fut ce mystérieux personnage.

Voltaire, dans "le Siècle de Louis XIV," assure qu'il était le véritable fils de Louis XIII, écarté du trône par Mazarin, qui y avait mis à sa place un fils qu'il aurait eu d'Anne d'Autriche.

Ce prisonnier, le fait est, fut traité avec tous les égards dus à un prince du sang. On ne lui refusait rien .... hormis la liberté. Il aimait le beau linge, la musique, il en avait à profusion. Le gouverneur de la Bastille lui parlait debout et la tête découverte.

M. de Formanoir de Palteau, petit-neveu de M. de St. Mars, raconte ainsi la visite de son oncle au château de Palteau.

"En 1698, écrit M. de Palteau, M. de St. Mars passa du gouvernement des îles Ste-Marguerite à celui de la Bastille. En venant en prendre possession il séjourna avec son prisonnier dans son château de Palteau. L'homme au masque arriva dans sa litière qui précéda celle de M. de St. Mars; ils étaient accompagnés de plusieurs gens à cheval.

"Les paysans allèrent au devant de leur seigneur. M. de St. Mars mangea avec son prisonnier qui avait le dos tourné aux croisées de la salle à manger qui donnent sur la cour.

"Les paysans que j'ai interrogés ne purent voir s'il mangeait avec son masque; mais ils observèrent très bien que M. de St. Mars étant à table vis-à-vis de lui,

avait deux pistolets à côté de son assiette. Ils n'avaient pour le service qu'un seul laquais qui allait chercher les plats qu'on lui apportait dans l'antichambre, fermant soigneusement sur lui les portes de la salle à manger. Lorsque le prisonnier traversait la cour il avait toujours son masque sur le visage ; les paysans remarquèrent qu'on lui voyait les dents et les lèvres et qu'il avait des cheveux blancs. M. de St. Mars coucha dans un lit qu'on lui avait dressé à côté de celui de l'homme au Masque de Fer."

Le château de Palteau existe encore ; la pièce où dînèrent M. de St. Mars et son prisonnier est actuellement une cuisine.

On comprend aisément la sollicitude du gouvernement à cacher le nom de l'homme au Masque de Fer, surtout s'il était réellement fils de Louis XIII. Louis XIV fils de Mazarin, rendait illégitimes les rois qui lui ont succédé et entachait de même toute la lignée des Bourbons.

Quelques auteurs veulent voir dans le Masque de Fer Mattioli, premier ministre du duc de Mantoue. Mattioli trahit Louis XIV, qui le fit enlever la nuit, conduire d'abord à Pignerol, puis aux îles Ste-Marguerite et finalement à la Bastille où il fut incarcéré dans la Bertaudière.

En songeant au rang qu'occupait le ministre italien on se trouve en présence de la plus audacieuse violation du droit des gens, et l'on comprend que le gouvernement français n'ait reculé devant rien pour cacher cette action hardie.

Dans la dépêche que Louis XIV envoie à l'abbé d'Estrades, il dit en parlant de Mattioli : "Il faudra le cacher si bien que personne au monde ne puisse savoir ce qu'il est devenu."

Peut-on imaginer un sort plus funeste que celui de

cet être violemment séquestré loin des hommes, privé de la lumière du jour, condamné à porter éternellement un masque. Quelles amères pensées ont dû habiter son âme ! Quels regrets éternels ont dû la torturer ! Amour, patrie, amitié, tout pour lui disparait, et nous le voyons penché sur son violon versant dans des flots d'harmonie les tempêtes qui bouleversaient son âme.

Bien d'autres prisonniers passèrent dans les sombres murs de la Bastille. Mlle de Launay, lectrice de la Duchesse du Maine. Voltaire y fut envoyé deux fois. Il y commença la Henriade et y composa une épître sur la liberté.

Quand, à sa sortie, le Régent lui fit offrir une pension, l'incorrigible poète répondit : " Je remercie son Altesse Royale de vouloir bien se charger de ma nourriture mais je la prie de ne plus s'inquiéter de mon logement." Le Régent à qui cette boutade fut rapportée ne fit qu'en rire.

Philippe d'Orléans était un homme d'esprit !

Linguet, avocat journaliste, fut arrêté pour délit de presse et diffamation. Sa captivité dura deux ans. Nous lui devons de curieux mémoires où il raconte d'une façon saisissante les mille tourments qu'il a endurés. Rappelons son mot au perruquier de la Bastille, le premier jour où il se présenta pour lui faire la barbe : " A qui ai-je l'honneur de parler ? " " Je suis le perruquier de la Bastille." " Eh ! Monsieur, que ne la rasez vous ? "

L'Horloge de la Bastille était célèbre. On y a pratiqué, dit Linguet, un beau cadran ; mais devinera-t-on quel en est l'ornement ! Quelle espèce de décoration on y a jointe ? Des fers parfaitement sculptés. Il a pour support deux figures enchaînées par le cou, par les pieds, par le milieu du corps ; les deux bouts de ces ingénieuses

guirlandes, après avoir couru tout autour du cartel, reviennent sur le devant former un nœud énorme ; et pour prouver qu'elles menacent également les deux âges l'artiste, guidé par le génie du lieu, ou par des ordres précis, a eu soin de modeler un homme dans la force de l'âge, un autre accablé sous le poids des années.

L'infortuné Linguet, après avoir été victime de la monarchie dans les cachots de la Bastille, périt sur l'échafaud, tué par cette même révolution qui avait renversé sa prison.

Un écrivain au 18e siècle a ainsi décrit la Bastille : " Une maison solidement bâtie, hermétiquement fermée, et diligemment gardée, où toute personne, quels que soient son rang, son âge, son sexe, peut entrer sans savoir pourquoi, rester sans savoir combien et sortir sans savoir comment." N'est-ce pas un peu la définition de la vie humaine ?

En 1748, un jeune homme tenta par une innocente supercherie d'attirer sur lui l'attention de la toute-puissante favorite de Louis XV, la belle et séduisante Mme d'Etioles, créée Marquise de Pompadour. De ce simple fait résulta pour l'infortuné Latude trente-cinq années de tortures inénarrables. Emprisonné d'abord à la Bastille, il s'en échappe à l'aide de la fameuse échelle de corde. Repris, enfermé seul dans un infect cachot il se fait un violon avec du sureau et donne des leçons de danse aux rats, seuls visiteurs qu'il reçoive. Quel tableau à la fois touchant et lugubre ! Ce sombre cachot suintant l'horreur, cette figure pitoyable et svelte du prisonnier jouant des airs de danse sur son violon improvisé et messieurs les rats trottinant en mesure un menuet fantastique.

Pauvre Latude ! Il fut traîné de prison en prison et ce fut à Bicêtre, dans un cabanon de fous, que l'heure de la délivrance sonna pour lui.

Latude, une fois sorti de prison, publia ses mémoires, qui furent comme le signal de la Révolution et de la chute de la Bastille. Qu'on se figure à quel point les esprits furent surexcités par les révélations de Linguet et de Latude. La lumière de la Vérité pénétra dans les noirs cachots de la sinistre prison, et ses murs croulèrent sous ce puissant éclat comme un château de cartes sous le souffle d'un enfant.

Le siège et la prise de la Bastille ont marqué une étape importante sur la route de l'histoire. D'un côté le pouvoir souverain soutenu par la force armée et le prestige de siècles passés dans l'exercice d'une domination absolue ; de l'autre un peuple affamé, nu, criant la faim et la misère, sans armes, fort seulement de son audace et de ce je ne sais quoi qui circulait dans l'air, ce souffle de liberté qui gonflait toutes les poitrines et faisait vibrer au plus profond des cœurs la fibre patriotique.

En vain Besenval menace de tirer sur les patriotes; ses soldats, patriotes eux-mêmes, désertent et son armée fond entre ses doigts. Le quatorze au matin, tandis qu'il repose à l'Ecole Militaire, un homme beau, échevelé, tire les rideaux de son lit et lui dit d'une voix éclatante : " La résistance est inutile, si le sang coule par ta faute, malheur à toi ! " Après avoir parlé ainsi l'apparition s'évanouit. Besenval admet qu'il aurait pu l'arrêter, mais il n'en fit rien.

Déjà la veille, un jeune homme dont l'histoire a conservé le nom, s'était précipité du café Foy au Palais Royal et là, monté sur une table, il avait harangué le peuple et l'avait soulevé de sa voix éloquente.

Quel tableau vibrant et tumultueux nous offre le rayon qui l'a conservé à nos regards !

Camille Desmoulins domine la foule et s'écrie avec

des accents enflammés : " Citoyens, quelle couleur " voulez-vous pour vous reconnaître ? le vert, couleur " d'espérance, ou le bleu, couleur de la liberté d'Amé- "rique et de la démocratie ?" Le vert est adopté à l'unanimité ; en un moment les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, et chaque citoyen en arbore une à son chapeau. Le lendemain le vert, couleur de la maison d'Artois fut abandonné, et l'on prit les couleurs de Paris le bleu, le blanc et le rouge. Telle fut l'origine de la cocarde tricolore.

L'aube du 14 se lève sereine et pure sur Paris ; comme d'habitude les oiseaux saluent de leurs chants heureux ses premières lueurs roses, dans les champs l'alouette matinale s'élève sur son aile légère, donnant le signal du travail au laboureur qui s'éloigne à regret de sa couche modeste. Partout sur les mers les vaisseaux poursuivent leur route vers un but certain, tandis que les flots profonds se lèvent et s'abaissent sous leurs flancs. La nature est singulièrement indifférente aux vicissitudes humaines !

Aux jours les plus sombres elle se pare et sourit, aux jours de fête elle couvre l'azur d'un voile gris, semblant dire aux hommes : " Agite-toi chétif atome, pleure, gémis, espère, meurs ! je m'en soucie fort peu et continue le cours de mes saisons sans égard pour ton sort."

Ce que cette aurore annonçait aux Parisiens était le secret des Dieux. Fort peu de gens s'en doutaient. Pourtant l'agitation était extrême depuis la veille, et ne fit que croître et embellir avec le jour.

A Versailles la cour aveuglée dansait ! On donnait un bal dans l'Orangerie et les propos d'amours s'échangeaient sous les branches parfumées. Dansez, belles dames, soupirez, fiers cavaliers, le moment du réveil approche, il sera terrible !

Mais voilà qu'un cri s'élève : "A la Bastille !" chacun le répète à l'envi ; le peuple veut détruire ce monument d'une oppression qui lui devient de plus en plus odieuse. "A la Bastille ! A la Bastille !" Les mères le crient à leurs fils, les aïeuls encouragent leurs enfants : Voilà le moment de mourir pour la patrie, disent-ils, regrettant que leur faiblesse les empêche de participer à ce glorieux effort.

Mais il faut des armes, le peuple se précipite à l'Hôtel de Ville, on y trouve vingt huit mille mousquets : allons ! il y aura des bras armés pour la lutte. "A la Bastille, Parisiens, il y a là de la mitraille qui vous menace, c'est égal la Liberté demande ce suprême combat, plutôt mourir que vivre esclaves ! A la Bastille !"

Les mousquets étincellent au soleil, les piques aiguisées sont prêtes à porter l'affreux fardeau que l'exaltation populaire leur destine.

"A la Bastille," encore et toujours, "à la Bastille !"

Le flot humain roule et bientôt vient se briser contre l'écueil redoutable qu'il veut détruire.

De Launay, gouverneur de la Bastille, s'était retiré depuis la veille dans cet antre, comme le lion poursuivi par les chasseurs.

Il a comme garnison quatre-vingt-deux Invalides et trente-deux Suisses. Il est vrai que les murs sont épais et que les canons sont pointés dans les embrasures. Il est vrai aussi que les provisions manquent et que tout le peuple de Paris est devant lui, résolu à triompher.

Thuriot de la Rosière est admis vers midi à parlementer. Il trouve De Launay ferme dans sa décision de ne pas capituler. Thuriot monte sur les remparts avec le gouverneur. Il y trouve des amas de pavés, de projectiles, de ferraille, destinés au combat. Mais à ses pieds une mer humaine agitée dans un paroxysme irrésistible de furie ondule en flots orageux.

" Que voulez-vous ?" dit De Launay, pâle d'effroi avec un air de menace.

" Monsieur" dit Thuriot avec hauteur " considérez que je peux nous précipiter tous deux, du haut de cette tour.". De Launay se tut, une chute de cent pieds n'est pas à désirer.

Pourtant il n'avait pas peur, le vieil aristocrate! Lorsqu'il eut conscience qu'il était vaincu il saisit une torche et voulut faire sauter la Bastille, mais les sous-officiers Ferrant et Béquard empêchèrent l'exécution de cet épouvantable crime en repoussant l'infortuné à la pointe de la baïonnette.

Pendant ce temps le peuple continuait ce combat de Titans qui devait faire naître une France nouvelle sur les débris de l'ancienne.

Comment raconter ce siège mémorable! comment expliquer l'inexplicable? la prise de cette citadelle redoutable par un peuple indiscipliné! Le fait est que les Invalides brisés par la fatigue, les Suisses subjugués par la grande voix du peuple, mirent un drapeau blanc au bout d'une baïonnette et demandèrent à capituler. On leur promit la vie sauve. " Foi d'officier," dit Elie, du régiment de la reine.

Maillart, qui sera plus tard le terrible juge des journées de septembre, traverse le fossé sur une planche et saisit un papier des mains d'un Suisse, le pont-levis s'abaisse, Maillart se précipite dans la prison suivi de la foule en délire. Chantez un hymne triomphal, la Bastille est prise.

On se répand dans les corridors, on ouvre les cachots, on contemple avec horreur les victimes de la royauté, sept prisonniers sont portés en triomphe. Le soir la ville est illuminée et les citoyens et les citoyennes se promènent à l'envi parés de leurs habits de gala.

Parmi les archives de la Bastille on trouva une lettre touchante d'un prisonnier qui demande en grâce qu'on lui laisse savoir si sa femme existe encore. Pauvre prisonnier! Cinquante ans se sont écoulés depuis cette lettre, et sans doute la mort a passé, égalisant avec sa faux les conditions, donnant enfin une réponse à cette lettre que le 14 Juillet 1789 a seul pu faire sortir de l'oubli.

Pendant ce temps le bon, mais apathique Louis XVI dormait tranquillement à Versailles sans se douter qu'un monde venait de s'écrouler à ses pieds. Il fut éveillé le 15 au matin par un de ses fidèles le duc de Liancourt, qui lui annonça la prise de la Bastille. "Ah!" dit sa Majesté à moitié éveillée, "c'est donc une révolte!" "Non, sire," répondit le duc, "c'est une révolution." C'est par ce mot si juste et si vrai que fut close l'histoire de la vieille France.

Terminons ici cette courte esquisse en disant que l'emplacement de la Bastille demeura, pendant la durée de la Révolution, une sorte de lieu sacré où s'assemblait le peuple et l'un des centres principaux des fêtes.

Un an après la prise de la Bastille on avait planté 83 arbres qui représentaient les départements. Au-dessus des arbres s'élevait une pique coiffée du bonnet de la liberté. Des chaînes brisées, des symboles, rappelaient au peuple sa victoire et les dangers de la servitude. Une foule immense se pressait dans ces lieux célèbres; on y dansait des farandoles populaires, on s'embrasssait, on était enivré de joie devant l'aurore d'un régime de liberté et de fraternité.

Jetons en finissant un dernier regard sur le dernier tableau dessiné dans l'espace par la lumière solaire.

La voilà cette Bastille maudite, voilà ses huit tours, siège de tant de douleurs. Voilà la triple enceinte de

murailles, le pont-levis, le bastion où fleurit le jardin du gouverneur, le chemin de ronde, les vastes fossés, les mille petites boutiques qui rapportaient un si beau revenu au gouverneur; tout cela respire la force et la durée.

Dans le jardin une belle et languissante dame cueille les roses de l'été, tandis que sous ses pieds s'étend tout un dédale de prisons, de corridors étroits et puants, où ne pénètre qu'avec peine la lumière bénie du jour, où n'arrivent jamais les caresses de la brise.

Mais voici venir une foule irritée et vengeresse. Le canon tonne, l'héroïque peuple de Paris s'empare de la forteresse, les prisonniers sont libérés, les hideuses cages, où des êtres humains ont langui dans la douleur, sont livrées à l'horreur populaire.

Encore une fois de plus la marche irrésistible des idées a eu raison de la force physique et brutale, la terre de France est libérée de l'horrible prison, une ère de liberté va commencer pour tous. Il est vrai qu'on peut plaindre Louis XVI, le monarque juste et bienfaisant, il est vrai qu'on peut gémir sur le sort d'une foule de victimes nobles et innocentes qui portèrent leurs têtes sur l'échafaud et périrent victimes de l'exaltation populaire.

Mais on peut dire aussi que tout orage purifie l'air: après les éclats de la foudre et les mugissements de la tempête on écoute avec bonheur le chant de l'alouette et le bruissement du zéphyr dans les fleurs champêtres. Ainsi, après les grands bouleversements de l'ordre social on trouve le repos et la sécurité assis sous le toit du pauvre. Plus d'emprisonnements arbitraires, plus de souffrances injustes, plus de noirs et infects cachots, plus de prisonniers hurlant de faim dans des cabanons.

La France purifiée, éprouvée, a gravé au frontispice de

ses monuments et de ses temples ces trois mots sublimes : Liberté, Egalité, Fraternité.

RÉFÉRENCES :

Histoire de la Révolution, par Thiers.
" de France, " Michelet.
" de France, " Henri Martin.
" et archives de la Bastille, par Funck Brentano.
Mémoires de Linguet.
Les Girondins, par Lamartine.
Le Grand Dictionnaire Encyclopédique de Larousse.
History of the French Revolution, Carlyle.

MME AIMÉE BEUGNOT.



ARTISTE ET VIRTUOSE. *(Suite.)*

CHAPITRE IX.

Les deux oiseaux longèrent la promenade des Anglais qui ressemblait à celle de Cannes; puis ils virent un jardin public où l'on faisait de la musique. Il y avait des palmiers enveloppés de paillassons, au sommet desquels trois ou quatre feuilles jaunies par les gelées s'agitaient au vent en faisant un bruit sec de papier qu'on froisse.

Beaucoup moins de malades qu'au boulevard de Cannes: en revanche, beaucoup plus de filles aux regards effrontés. Tout le monde s'entretenait de Monte Carlo. Les uns se donnaient rendez-vous pour le soir, au train de sept heures; pleins d'espérance, ils parlaient de faire sauter la banque. D'autres avaient passé la journée à Monaco et revenaient décavés.

" Comprenez vous cela, mon cher? La noire qui passe dix-sept fois! Cela ne n'est jamais vu."

Au bord de la mer, un groupe d'hommes très distingués causaient avec animation: c'étaient les premiers fusils d'Europe et d'Amérique qui commentaient les résultats du tir aux pigeons.

On ne pensait qu'à la salle de jeu; il semblait qu'on entendît de Nice le crépitement de la bille d'ivoire tournant et sautant dans la roulette.

Les deux oiseaux, qui détestaient le bruit des villes, allèrent coucher au fond de la rade de Villefranche où dormait au clair de lune toute l'escadre de la Méditerranée, ainsi qu'une frégate russe et deux croiseurs du White Squadron.

Le lendemain le temps fut très-beau et ils se remirent en chemin. Tantôt, suivant toutes les sinuosités du littoral, ils s'arrêtaient au fond des petites anses et folâtraient sur les haies vives de géraniums en fleur. Tantôt, gagnant sur les sommets la vieille route de la Corniche, ils découvraient une vaste étendue de pays, toute une succession de caps et de promontoires, à perte de vue, des hameaux posés à mi-côte qui semblaient glisser sur les pentes rapides, des ruines de castels juchés tout au faîte d'une montagne verticale, comme un mur, des groupes de maisons peintes en rose, en bleu, en vert, en lilas, en jaune, couleurs autrefois crues, mais que la pluie avait délavées, que le soleil avait pâlies et ramenées à une tonalité très-douce, presque innomable. L'un des promontoires, à une grande distance, était couronné par un vaste château blanc, autour duquel, étroitement serrée, dormait une petite ville sombre: c'était Monaco. Plus loin encore, à l'horizon une longue et mince langue de terre, tout au ras de l'eau, portait une ville claire dont les maisons ensoleillées semblaient une flottille de voiles étincelantes.

Lorsqu'ils étaient fatigués des vues panoramiques, ils redescendaient vers la mer et s'attardaient en des coins riants. Ils virent une toute petite baie bordée de sable blanc, où la végétation était plus tropicale qu'ailleurs. Les agaves et les cactus y poussaient vigoureusement et les palmiers déployaient leurs élégantes frondaisons.

Dans l'eau bleu, des femmes pêchaient les coquillages sur les rochers tapissés d'algues jaunes. Elles avançaient avec précaution, à tout petits pas, en poussant des cris de plaisir.

Le paysage changeait rapidement: la crique voisine offrait l'aspect le plus sauvage, comprise entre deux promontoires escarpés dont les roches s'éboulaient à la

mer en un chaos, une déroute de tremblement de terre, où nulle végétation ne germait. Sur le miroir de l'eau, une tartane flottait, nonchalante, accostée à deux grandes roches plates, à fleur d'eau. Les deux voiles triangulaires tombaient, flasques, des hautes antennes obliques. Des pêcheurs noirs, nu-jambes et nu-bras se groupaient autour d'un feu ; deux, très-jeunes, chantaient Santa-Lucia, pendant que le mystère de la bouillabaisse s'accomplissait selon les rites dans les flancs d'une marmite suspendue au-dessus de la flamme.

Plus loin, un cap portait une de ces petites redoutes qu'on trouve tout le long du littoral, où quatre canons antiques se rouillent à la pluie, s'effritent au soleil. Perché sur la gueule d'un de ces canons, le rossignol revit le promontoire et le château de Monaco.

Et toute la côte entre la batterie et le château était merveilleusement belle. Des montagnes à pic barraient la vue au Nord, formant un fond d'un contour sévère, d'une couleur rose doré, sur laquelle le vert grisâtre des oliviers chantait discrètement.

Du pied des monts à la mer, courait une étroite corniche de terre végétale où poussaient des oliviers énormes, où se tordaient des caroubiers dont les troncs ressemblent à des membres noueux de géants foudroyés, dont les rameaux se replient comme des genoux et des bras bossués d'athlètes, sortes d'ébauches Michel-Angelesques à musculature exubérante. Le feuillage d'un rouge vineux, semble grêle auprès de cette puissante ramure. Des pins maritimes piquaient le ciel de leurs aiguilles vert clair, des orangers et des citronniers avivaient d'émeraudes cette riche mosaïque. Le long des pentes ardues, dégringolaient des paquets de figuiers de barbarie, aux raquettes hérissées d'épines. Un chemin de fer passait au pied des monts, rasant la mer.

A mi-chemin entre la batterie et le rocher de Monaco était une maison rose qui, sur la route, n'avait qu'un étage et qui, du côté de la mer en avait trois, la route étant d'une douzaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Le jardin, qui s'étageait en deux terrasses superposées, était un fouillis de palmiers, de cactus, d'agaves et d'aloès, de roses épanouies. Un escalier descendait à la mer, et à quelque distance, relié à l'escalier par une chaussée de pierres, on avait construit sur un gros rocher couleur de rouille, un kiosque de marbre rose.

Dans ce kiosque, un jeune couple. L'homme peignait sur une grande toile le paysage qu'il avait devant les yeux ; la femme, une petite brune mince, lisait d'une voix très-douce des vers d'amour. Ses cils noirs d'une longueur extraordinaire, projetaient leur ombre jusqu'au milieu des joues très colorées.

Fermant le livre, elle leva sur le jeune homme ses yeux resplendissants :

"D'où vient," dit-elle, "que tes paroles me touchent et m'enchantent bien plus que les chefs-d'œuvre des poètes ?"

"C'est qu'elles viennent de mon cœur," répondit-il, "et que tu les écoutes avec ton cœur, ma Leïla."

"Oui," soupira-t-elle, "mon cœur qui t'appartient et qui t'aime."

"Mon ange !" fit-il, en l'enveloppant d'un long regard.

"Non, ta femme tendre et dévouée—et heureuse !"

Il posa sa palette sur le rebord du kiosque et lui prit les deux mains.

"Ainsi," demanda-t-il, "tu es contente, et ce pays te plaît ?"

"Le paradis !" s'écria-t-elle ; "cette maison dans la

mer, quel nid d'amour ! Et comme d'un coup de baguette tu as su transformer ces murs nus en un palais de fées ! quelles merveilles d'art, quels raffinements d'élégance et de confort tu as entassés là en si peu de jours pour faire l'existence douce, chaude et parfumée ; comme s'il m'était besoin d'autre chose que de tes bras, de tes lèvres et de ton âme, Maurice ?"

"Il faut à ta beauté un cadre approprié, un décor harmonique," dit le jeune homme ; "la magnificence du temple épure le culte, exalte la prière."

"Je t'aimerais pauvre," dit-elle, "dans un désert."

"Mieux vaut cependant notre chambre bleue et notre serre d'orchidées," fit-il en souriant. "Mais ne vas-tu pas t'ennuyer loin du monde ?"

"Le monde !" dit-elle avec feu ; "il finit pour moi là où je cesse de toucher ta main. Je n'imagine même pas autre chose que d'être auprès de toi, te sentir là, ne jamais te perdre du regard ; tout le reste est une pure fantasmagorie. Les lieux et les objets ambiants, les gens qu'on rencontre—des ombres ! Ceux-là même que j'aimais le plus, mon père, ma mère, rien que des ombres. Ces pays que nous avons parcourus, cette Italie dont tu m'as fait connaître les merveilles, tableaux, statues, ruines grandioses,—un rêve, te dis-je déjà presque effacé. Toi seul tu es réel, vivant ; tes paroles, tes gestes *existent* à jamais dans ma mémoire. Le pli de ta bouche, quand tu m'as parlé pour la première fois, m'est plus présent que la Transfiguration de Raphaël ; du Colisée, je ne me rappelle qu'une chose : le baiser que tu m'as donné parmi ces ruines croulantes ; Venise, c'est la gondole fermée, cette petite boîte où nous étions si près l'un de l'autre, avec le rhythme lent des rames, et la voix traînante du gondolier qui vous nomme discrètement des monuments qui n'existent pas, la Zuecca, la Salute, la torre de San Ziorzio."

Il l'embrassa en riant.

“ Quand tu parles,” dit-il, “ c'est ma pensée du moment qui sort de tes lèvres, revêtue d'une forme plus belle. Le timbre de ta voix est une musique enchanteresse comme celle des maîtres qu'interprète si bien ta petite main vaillante. O Leïla, dans mes rêves j'avais cru inventer une félicité inaccessible, et voilà que le bonheur réel dépasse celui de mon rêve de toute la hauteur des étoiles ! ”

Et elle, à voix basse :

“ N'est-ce pas que personne n'a jamais goûté nos joies divines ? N'est-ce pas que jamais deux êtres ne se sont aimés comme nous nous aimons ! ”

“ Personne,” affirma-t-il ; “ ni ce quintessencié de Pétrarque, ni ce théologien de Dante dont l'amour allégorique n'est qu'une froide déclamation. Héloïse aimait bien, elle, de tout son cœur et toute sa personne ; mais lui, si grand par certains côtés, avait une âme de pédagogue. Il maltraitait son adorable amante, la châtiait comme un écolier quand elle ne savait pas ses leçons. Quant aux amours des dieux, l'intelligence n'y avait aucune part. Non, personne n'a jamais aimé comme nous.”

“ Sans doute chaque couple heureux,” dit-elle, “ pense être le seul à savoir aimer .... Mais si c'est une illusion, conservons-la pieusement, n'est-ce pas ? ”

Alors, regardant la toile où l'artiste avait ébauché en grandes taches brillantes la maison rose avec ses trois perrons, avec la route boisée d'oliviers surplombée par la montagne de granit :

“ Ton ébauche me plaît,” dit-elle ; “ je veux ce tableau pour moi : il me parlera de ce coin charmant où je vais être heureuse pendant tout l'hiver.”

“ Si la nostalgie du bal venait à te prendre,” dit le

jeune homme, " nous retournerions à Paris, ou bien nous irions à Rome, à Madrid, à Vienne. Partout, ton nom et ta beauté t'assurent à l'avance les succès les plus flatteurs . . . . "

Elle l'interrompit, un peu attristée, et secouant la tête :

" Près de toi seul, Maurice, et pour toi seul ! Le monde me prendrait un peu de toi, de ta pensée, tout au moins quelques-unes de tes paroles. Et toi, verrais-tu sans jalousie des hommes me parler, s'occuper de moi ? "

" Certes, je souffrirais des regards qui se poseraient sur toi et de l'admiration que tu inspirerais à tous ; mais je ne serais pas jaloux, parce que j'ai confiance en toi. Et si tu devais y trouver une jouissance d'amour-propre, un amusement bien naturel, tu ne t'apercevrais jamais que j'en aie du déplaisir."

Elle lui entoura le cou de ses bras et dit gaiement :

" Nous remettrons à plus tard mes débuts dans le monde et le plaisir que j'aurai à jouer à la duchesse. Pour le présent je veux rester dans cet état d'hypnotisme, de cristallisation, qui est la félicité suprême."

Le soleil disparaissait derrière cette montagne dont le sommet arrondi porte, on ne sait pourquoi, le nom de Tête de Chien.

En ce moment le rossignol, perché sur la pointe d'un agave au haut d'une des colonnettes du kiosque, essaya un trille.

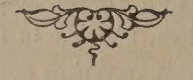
"J'ai entendu des rossignols qui chantaient mieux que celui-là," dit Maurice, songeant confusément au déjeuner dans le bois de Chaville.

" Espèce d'idiot ! " pensa l'oiseau, blessé dans son orgueil de virtuose. " Je te reconnais bien ; tu es ce naïf qui rêvait d'amour pur au milieu de trois belles filles."

Le jeune couple sortit du kiosque, et par l'étroite chaussée de pierre, les deux êtres charmants gagnèrent l'escalier qui menait aux terrasses du jardin. De là, ils pénétrèrent de plain pied dans la serre occupant tout l'espace compris entre les deux pavillons situés aux extrémités de la maison de marbre rose.

EDWARD DESSOMMES.

(A suivre.)



Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1903.



COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 17 Avril 1903.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Emile Rost, Joseph A. Breaux, Edgar Grima, Clément Jaubert, Dr. Félix A. Larue, Ferdinand E. Larue, Charles T. Soniat et Bussière Rouen.

Un grand nombre de dames et de messieurs, invités, assistent à la séance que le président ouvre à huit heures du soir.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président annonce, qu'à la requête de M. Léopold